

ÉVOLUTION DE L'ART MILITAIRE

TOME I

Alexandre Svetchine

CHAPITRE HUIT

L'art militaire de la Réforme

L'époque des grandes découvertes géographiques. L'histoire ancienne connaissait des États hautement développés, une économie capitaliste et sa force organisatrice. L'art militaire atteignait un niveau considérable de perfection. Rome combattait avec des armées représentant des unités tactiques distinctes, dotées d'un appareil complexe d'enregistrement des conscrits, d'arsenaux, de magasins d'armes, de colonnes de ravitaillement, d'hôpitaux bien organisés avec des médecins, etc. Dans le cadre de l'organisation militaire, le collectif absorbait l'individu. L'humanité savait aller de pair en politique, en tactique, en approvisionnement.

Avec le passage à une économie naturelle, qui marquait la disparition de la civilisation romaine et le début du Moyen Âge, un désordre organisationnel général s'est également produit. Les notions de discipline, d'instruction militaire, de formation des masses humaines en organisations militaires et d'approvisionnement collectif se sont perdues. La conception de l'État a été profondément transformée, l'administrateur a été remplacé par le propriétaire, l'apparition du soldat au service du propriétaire terrien s'est faite sentir, et la force armée a commencé à être constituée non par l'État, mais par les propriétaires les plus riches. Le principe d'initiative privée s'est profondément infiltré dans les concepts militaires. Il n'y avait pas de commandement au Moyen Âge, la direction avait plutôt un caractère politique que tactique. Dans la milice chevaleresque, l'activité intellectuelle et spirituelle se fusionnait indissociablement avec l'activité physique; chez chaque combattant, la tactique et le soldat d'infanterie étaient unis. Sur le champ de bataille, seul le guerrier hautement qualifié et héréditaire avait de l'importance; les armées étaient très petites en nombre, car il n'existait pas d'instruments d'organisation permettant au chef de gérer les masses.

Depuis le XIII^e siècle, nous pouvons déjà observer l'éveil d'idées nouvelles, allant à l'encontre des tendances médiévales. Les artisans flamands, les paysans hussites, les montagnards suisses, les mercenaires anglais et bourguignons, les compagnies d'ordonnance françaises, les janissaires — tous sont des phénomènes d'un nouvel ordre. La conscience de la faiblesse et de l'inadéquation des formes organisationnelles médiévales basées sur l'économie de subsistance s'éveillait ; cependant, il n'existait pas encore de fondation économique sur laquelle de nouvelles conceptions conscientes de l'art militaire auraient pu s'épanouir. À partir du XIII^e siècle, l'Asie en progression a fortement limité les bases économiques de la vie des peuples européens.

À la fin du Moyen Âge (1453), les Turcs ont pris Constantinople et ont ainsi couronné la conquête du monde musulman de toutes les artères commerciales reliant l'Europe à l'Orient. Cependant, la libération de l'Occident européen de la dépendance économique envers l'Orient était déjà proche. La partie la plus fanatique du monde chrétien menait au XV^e siècle une lutte désespérée contre les Maures, les musulmans de la péninsule Ibérique. Chez l'infant portugais Henri le Navigateur, a mûri une idée audacieuse : affaiblir les musulmans en portant un coup écrasant au fondement économique de leur puissance.

Pour cela, il fallait ouvrir une nouvelle route pour le commerce avec l'Inde. Avec l'argent de l'Église, plusieurs expéditions furent organisées, progressant le long de la côte ouest de l'Afrique. Bartolomeu Dias parvint en 1486 à contourner le cap de Bonne-Espérance, et Vasco de Gama atteignit les côtes de l'Inde en 1498. En 1515, le fort portugais compliquait déjà aux navires musulmans la sortie du golfe Persique vers l'océan Indien. Poussés par les mêmes ambitions, les Espagnols envoyèrent en 1492 l'expédition de Christophe Colomb ; en 1545, ils avaient déjà conquis tout le continent américain. Hernán Cortés au Mexique et

Francisco Pizarro au Pérou s'emparèrent de trésors valant bien plus d'un milliard de francs-or. Le commerce européen s'anima. Des bénéfices de 300 % dans le commerce avec les colonies devinrent la norme. Les capitaux commencèrent à croître à un rythme effréné. Au lieu des 12 % habituels au Moyen Âge, la firme sud-allemande des Fugger gagnait chaque année de 1511 à 1527 entre 54 et 92 % et augmenta son capital à deux milliards de francs-or.

En Europe, la circulation de l'argent s'est intensifiée et la production de marchandises est apparue. Peu à peu, les éléments de l'État moderne sont nés ; le féodalisme a été obligé de céder la place progressivement. Dans l'art militaire, la nouvelle base économique s'est manifestée par la rapidité fulgurante avec laquelle le concept d'unité tactique, ravivé par les Suisses, s'est répandu à travers l'Europe.

Pendant la période de l'accumulation primitive du capital, la guerre était menée par des armées composées d'aventuriers vendant cher leur sang ; la partie matérielle s'est complexifiée, l'artillerie a fait de grands progrès et est apparue sur les champs de bataille. Les massacres sont devenus très sanglants, notamment lors des guerres italiennes du premier quart du XVIe siècle — Marignan, Pavie, Ravenne.

Aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, l'art militaire des peuples antiques renaît progressivement ; en matière de technique, la nouvelle Europe a déjà dépassé Rome au début du XVIIe siècle. Quant à l'effectif et à l'organisation des armées, à leur approvisionnement, les armées du XVIIIe siècle s'étaient déjà rapprochées des armées romaines antiques. En ce qui concerne le service militaire général, l'Europe ne put atteindre le niveau romain qu'après le coup de pouce donné par la Révolution française.

L'étape la plus difficile sur le chemin de cette évolution était le renouveau du concept de discipline, radicalement perdu durant la période de l'économie naturelle au Moyen Âge. Ce n'est que dans certains ordres monastiques et chevaleresques qu'une notion de chef et d'ordre existait. Lors des conflits religieux du XVIe siècle, la notion de discipline commença à se créer et à se développer. Une large justification théorique de la discipline fut donnée par le chef de la contre-réforme catholique, créateur et âme de l'ordre des jésuites, Ignace de Loyola, qui exigeait non seulement le niveau inférieur — la discipline des actions — mais aussi la discipline de la pensée et de la volonté. La puissance d'une organisation liée par une discipline de fer se fit immédiatement sentir dans la résistance que les jésuites purent organiser contre l'assaut des idées de la Réforme, mais dans les armées, ces idées de discipline n'avaient pas encore pénétré. Les armées catholiques représentaient un rassemblement particulier de liberté sauvage.

L'époque de la Renaissance, avec sa culture laïque et semi-païenne, a laissé une empreinte particulière sur la tactique et l'organisation des lansquenets et surtout de l'infanterie espagnole ; jusqu'en 1630, les Espagnols disputaient la suprématie dans l'art militaire. Tilly, selon les légendes protestantes — le pillard qui détruisit Magdebourg, fut le dernier bon chef militaire de l'école espagnole, vaste mais sombre (duc d'Albe, Alexandre Farnèse).

Les Portugais et les Espagnols n'ont pas longtemps été à la tête du développement économique de l'Europe. Ces peuples fanatiques étaient trop prisonniers de leurs anciennes habitudes et ne pouvaient pas adapter tout leur mode de vie aux nouvelles conditions.

La Réforme, en réponse à la réaction catholique, a développé dans la seconde moitié du XVIe et au début du XVIIe siècle l'orientation combative du protestantisme — le calvinisme et le puritanisme. L'ART MILITAIRE DE LA RÉFORMATION. 179 L'enseignement strict de Calvin a pris racine dans les parties de l'Europe où la vie économique nouvelle coulait en flux plus puissant et où se formait un nouveau type de commerçant et d'industriel européen. Sa patrie était Genève — un important centre commercial et surtout boursier ; de là, il s'est répandu dans les centres commerciaux et industriels de France, a entièrement conquis la partie nord commerciale des Pays-Bas et a commencé à se renforcer progressivement dans les comtés industriels — de l'est et du sud — de l'Angleterre. En purifiant la foi, en détruisant les

cérémonies fastueuses, en simplifiant les costumes et le mode de vie, le calviniste ne se faisait toutefois pas moins méprisant la richesse matérielle ; l'argent était pour lui un instrument de lutte, et dans l'argent se manifestait un pouvoir latent ; le calviniste se distinguait par son économie, voire son avarice, et sur ses économies fondait de grandes banques et sociétés commerciales. Sobrement vêtu, jamais souriant, toujours occupé, le calviniste était soit officier dans des troupes mercenaires, soit fabricant, soit usurier. Pour les calvinistes et les puritains, la vie est l'exécution continue du devoir. Ils développaient leur volonté, étaient méthodiques, ne perdaient pas de mots inutiles, réfléchissaient avant de parler, ne laissaient pas libre cours à leur imagination, travaillaient eux-mêmes sans relâche, et ne supportaient pas les fainéants.

Intransigeance, agressivité, irritabilité, soif d'argent, pédantisme, cruauté envers les faiblesses humaines, recherche de l'originalité et de la nouveauté, un sens aigu de l'estime de soi : telles sont les caractéristiques des puritains selon R. Wipper. « Puritanisme et militarisme sont jumeaux », « puritanisme, militarisme et capitalisme exigent des vertus identiques » : tels sont les leitmotifs de l'ouvrage du professeur Sombart. En effet, les 18 vertus du soldat, selon la définition de l'inspirateur du premier roi de Prusse, David Fassman, donnée en 1717, sont les suivantes : crainte de Dieu, raison, cordialité, mépris de la mort, tempérance, vigilance, patience, longanimité, loyauté, obéissance, respect, attention, désintérêt pour les plaisirs vils, ambition, absence de polémique, accomplissement irréprochable du devoir, éducation et qualités naturelles.

Cet idéal du militaire, vers lequel l'Europe protestante s'est dirigée après une série de guerres de religion, est très éloigné du lansquenet féroce et turbulent, qui avait du dégoût pour tout travail pacifique et passait son temps à faire la fête et à jouer aux dés.

Le changement des idéaux reflétait la transformation radicale qu'avait subie tout l'art militaire pendant la période des guerres de religion, largement sous l'influence de l'idéologie de l'orientation combative du protestantisme. Dans l'organisation et la formation des troupes, ainsi que dans le passage à de nouvelles formes de tactique, principalement en Europe, se manifesta le triomphe d'un nouveau type d'hommes d'affaires.

La Réforme a donné à l'art militaire les reîtres — une mise en œuvre prudente de l'unité tactique dans la cavalerie, elle a donné un nouveau type de troupes disciplinées, créées par Maurice d'Orange et transférées par Gustave-Adolphe en Suède, Montecuculi en Autriche, Turenne en France et Pierre le Grand en Russie. Le puritanisme anglais a parallèlement créé les factions solides de Cromwell.

Reîtres. L'histoire de la Grèce et de Rome fournit très peu d'exemples de la création d'unités tactiques montées, de la transformation de cavalerie indisciplinée en cavalerie régulière. Seuls Alexandre le Grand et Hannibal ont réussi à s'approcher de la résolution de cette tâche, infiniment plus difficile que le regroupement d'un collectif tactique dans l'infanterie. La chevalerie anarchique n'avait rien à voir avec la cavalerie régulière. La Renaissance, qui a créé des unités tactiques comme les Suisses, les lansquenets, les Espagnols, a laissé la question de la cavalerie non résolue. Certes, la suite facilement armée du lancier a été retirée de la composition de la lance et transformée en unités montées indépendantes (cheval-légers). La dernière fois que des lances médiévales, composées de fantassins et de cavaliers, ont été utilisées remonte à 1543 lors de la bataille de Landressy. Mais la cavalerie demeurait un rassemblement de combattants individuels, et non des unités étroitement soudées. Les chevaliers n'ont jamais mené de coup cohérent. De La Nou, capitaine huguenot, écrivant en captivité en Espagne des « 28 discussions politiques et militaires » très intéressantes, a attiré l'attention sur le fait que si une centaine de chevaliers partaient à l'attaque au galop sur 200 pas, en réalité, ils ne frapperaient de leur lance pas plus de 25 chevaliers. Pour les autres, il y aurait soit saignement du nez, soit rupture de sangle dans l'équipement, soit perte de fer pour le cheval. Tavan (1505-1573), en l'absence de cohésion dans la cavalerie, recommandait de faire face à l'attaque sur place; devant le front de cavalerie il y aura un fossé ; dans le cas contraire, il fallait attaquer au pas lent, au plus près sur 15 à 20

pas ; si l'attaque était menée à distance ou au galop, les lâches auraient la possibilité d'éviter le combat, et seul un capitaine se jetterait dans les rangs ennemis.

Cette nostalgie de la cohésion, de l'unité tactique de la cavalerie, a conduit à la domination, pendant les guerres de religion (1562-1595), du fondateur de la cavalerie moderne régulière — le régiment de reîtres. Il faut garder à l'esprit toute la contradiction entre la cavalerie, représentant la poussière humaine, et l'anarchie chevaleresque — d'une part, et l'esprit pratique de la nouvelle Europe, pour se rendre compte des formes affreuses dans lesquelles la tactique des reîtres s'est développée, et reconnaître en elle un grand mot nouveau.

Au début du XVI^e siècle, le pistolet s'est répandu. Les Français ont découvert cette « invention diabolique » en 1525, apparemment d'origine tchèque. Le pistolet avait une platine à mèche, le tir pouvait être effectué d'une seule main et il n'y avait pas de mèche — un immense progrès avait été réalisé dans la fabrication des armes à feu, par rapport à l'arquebuse. Cependant, le pistolet permettait de toucher la cible seulement à très courte distance — le meilleur tir se faisait à trois pas. En 1540 apparurent les premiers reîtres — des cavaliers dont l'armement principal était le pistolet. Le reître ne recevait pas la formation supérieure d'équitation et montait non pas un cheval de chevalier coûteux, mais un simple cheval de bourgeois. Tavan a fait remarquer que le chevalier doit étudier son art dès son plus jeune âge, alors qu'un reître devient un expert à cheval sur un cheval ordinaire en trois mois. Et pourtant le temps est précieux : « Aujourd'hui même dans les écoles on enseigne en trois ans ce qui prenait autrefois dix ans ; l'école supérieure d'équitation n'est nécessaire que pour les duels à cheval ».

Les reîtres possédaient souvent jusqu'à 6 pistolets et se formaient en masses compactes, jusqu'à 17 rangs de profondeur. L'attaque à cheval prenait un aspect étrange — la masse de reytars se déplaçait en ordre vers l'ennemi, la première rangée déchargeait ses pistolets au contact, recula avec les derniers coups vers le flanc gauche du front, après quoi la deuxième rangée faisait de même, et ainsi de suite. La tactique de « l'escargot », « caracole », initialement employée par l'infanterie, fut transférée à la cavalerie. La facilité de formation et de réorganisation entraîna une multiplication rapide des régiments de reîtres. En imposant la nécessité d'un entraînement en formation serrée, la « caracole » disciplinait puissamment la nouvelle cavalerie.

La tactique du pistolet des reîtres a fait naître dans l'infanterie le besoin d'augmenter le nombre de mousquetaires ; les piqueurs, sans la couverture des mousquetaires, souffraient beaucoup des reîtres. Dans la cavalerie, à partir des années 1550, il y eut une lutte acharnée entre la formation fine des chevaliers lourdement armés, à la pique, qui respectaient l'éthique chevaleresque médiévale, et la création démocratique des nouveaux siècles — les reîtres, en colonne profonde, armés de pistolets. Les combats montés, intégrant cette cohésion, cette discipline, cette notion d'unité tactique, représentée par les reîtres, devinrent beaucoup plus sanglants. Tavan remarque qu'auparavant 500 chevaliers combattaient pendant 3 à 4 heures, et il n'y avait pas une dizaine de morts, alors que maintenant, en une heure, tout le champ de bataille est couvert de corps. Les reîtres formaient le principal atout de la petite armée des huguenots d'Henri de Navarre, se distinguant particulièrement en 1587 à Courtrai et en 1590 à Ivry, lui permettant de vaincre la Ligue catholique et de monter sur le trône de France. Un combattant qualifié sur un cheval de race s'avérait vaincu par un combattant ordinaire monté sur une petite jument. Les bases du développement de la cavalerie moderne étaient posées. Discipliner les chevaliers, les transformer en collectif se révéla si difficile que la voie de moindre résistance pour créer une cavalerie moderne ne passa pas par l'allègement de l'armure chevaleresque et son adaptation à des chevaux moins massifs et plus rapides, mais par la sélection des éléments les plus facilement disciplinables, bien que peu satisfaisants pour le cœur du véritable cavalier.

Maurice d'Orange. La rupture la plus significative dans l'histoire de l'art militaire à l'époque moderne a été effectuée par l'armée de Maurice d'Orange dans la lutte pour la libération des Pays-Bas de la domination espagnole. Les Hollandais, peuple principalement composé de commerçants et de marins, ne se distinguaient pas par un goût pour le service militaire, et leur armée était composée de mercenaires étrangers, principalement des Allemands. La condition préalable à de nouvelles avancées dans le domaine militaire a été le développement économique exceptionnel des Pays-Bas, qui étaient devenus le centre des transactions commerciales de toute l'Europe ; c'est là que le calvinisme fit ses conquêtes les plus solides, et que ses différents foyers se fondirent en un tout. Sur ce terrain de la nouvelle Europe commerciale, se développait une nouvelle science. Spinoza en philosophie, Hugo Grotius en droit, l'école de l'université de Leyde en philologie, l'école hollandaise de peinture — voilà les jalons marquant la place des Pays-Bas en tant que capitale mondiale du capital. Le caractère persévérant et méthodique des Hollandais, qui avaient conquis avec de grandes difficultés jardins et pâturages sur les mers, et qui montraient une grande réceptivité au capitalisme et au calvinisme, a également laissé son empreinte sur la réforme militaire.

L'historien et philologue Lipsius étudiait l'art militaire romain non seulement à travers Vegetius, mais aussi à travers les travaux de Polybe, représentant une valeur incommensurablement plus grande. Il a souligné l'importance de l'ordre de combat fin par rapport à l'empilement en profondeur de plusieurs dizaines de rangs et a mis en évidence les avantages d'un ordre de combat découpé par rapport à un ordre continu, en soulignant l'importance des espaces entre les manipules dans la formation de la légion romaine. Tandis que Machiavel, de l'étude de l'art militaire romain, tirait l'idée de la milice populaire, les disciples de Lipsius—stadhouder (gouverneur) de la majeure partie des Pays-Bas insurgés, Maurice d'Orange, et son cousin, stadhouder de la partie restante, Guillaume-Ludwig, de l'étude de l'histoire romaine tiraient la conception de la discipline comme fondement de la puissance romaine et des victoires romaines. Les assistants proches des deux stadhouders, Everard van Reyd, Simon Stevin, le colonel Kornput, « un homme savant, qui se rencontre rarement parmi les militaires », étaient également de grands admirateurs de l'art militaire antique. Maurice d'Orange étudiait les formations romaines sur des soldats en plomb et réalisait des expériences particulières pour comparer les armes—la pique de son temps et l'épée romaine avec bouclier. L'étude des Romains conduisit Maurice d'Orange à la restauration de l'instruction en formation—un art connu des anciens et perdu au Moyen Âge. La commande « attention » fut instaurée et l'exigence de silence absolu en formation fut introduite. Le pas cadencé fut découvert—ce chemin le plus direct pour l'unité du groupe ; le « pas cadencé » est sans doute le symbole le plus saisissant du développement de la culture des trois derniers siècles. Il fut établi que les Romains divisaient la commande en préparation et exécution ; jusqu'au XVI^e siècle inclus, dans les armées européennes, le chef ne donnait que des ordres, mais désormais apparut une commande : à droite (rechts-um). Au total, jusqu'à 50 commandes furent traduites du latin et du grec. Les troupes commencèrent à pratiquer l'entraînement en formation, que les lansquenets ne connaissaient pas encore : au camp et dans la garnison, par tous les temps, les soldats apprenaient à marcher au pas, à effectuer des manœuvres avec leurs fusils, à doubler les rangs, à exécuter des rotations et à passer l'épaule. On enseignait également la construction rapide : les soldats se dispersaient et, au signal de la trompette, rétablissaient rapidement la ligne. Les contemporains étaient émerveillés : les Espagnols avaient besoin d'une heure pour former 1000 soldats, tandis que Maurice d'Orange formait 2000 soldats en 22 minutes.

Les conditions financières difficiles de l'Espagne obligeaient à dissoudre une partie importante des soldats pendant l'hiver, ne conservant dans les tercios que les vétérans. Souvent, les troupes espagnoles voyaient leur solde retardée pendant longtemps. Malgré le noyau fanatiquement catholique-national, poussées au désespoir par l'absence de salaire pendant trois ans, les tercios espagnols perdaient toute discipline, renvoyaient leurs officiers,

élisaient à leur place une « élite » et partaient piller les villes les plus proches. Anvers en 1574 réussit à racheter la paix des soldats espagnols mutins avec une somme considérable, mais en 1576, la ville fut victime d'un massacre épouvantable, détruisant deux siècles et demi de commerce mondial de ce port. Les tercios en révolte dans les zones conquises établissaient parfois à leur profit un système fiscal régulier.

Maurice d'Orange comprenait que tous ses efforts pour établir la discipline seraient vains si le « commode », tout ce que le soldat avait droit de recevoir — solde, ration, part du butin — n'était pas distribué avec soin. D'un autre côté, il lui importait sans doute plus de garder dans ses rangs ses soldats pour l'hiver, pour lesquels tant d'efforts avaient été faits pour leur formation, que pour les Espagnols. C'est pourquoi Maurice d'Orange employa tout son art politique pour convaincre les États généraux de régler correctement les comptes avec l'armée. Tous les dix jours, sans le moindre retard, les soldats de son armée recevaient leur solde. Cette régularité des paiements, inconnue auparavant, devint possible grâce à l'essor économique des Pays-Bas. La chute du système monétaire romain avait détruit la discipline romaine ; la discipline européenne renaquit avec l'économie capitaliste.

Il est nécessaire que le concept de discipline soit profondément enraciné dans l'armée, afin de pouvoir obliger un soldat à effectuer des travaux de fortification. Les Romains se retranchaient chaque nuit ; les chevaliers médiévaux, les lansquenets et les soldats espagnols ne prenaient jamais la pelle. Dans l'armée de Maurice d'Orange, la discipline s'était élevée à un niveau tel que les travaux de fortification ont été largement pratiqués. Lors du siège de Stinweck en 1592, Maurice d'Orange développa les travaux de tranchées et de mines. Les soldats espagnols sur les remparts de la ville maudissaient en vain les assiégeants, les accusant d'avoir échangé la pique contre la pelle et d'être passés de guerriers à des ouvriers boueux. Après 44 jours de défense et l'explosion de deux "grandes mines", le courageux commandant Coquelle fut contraint de se rendre : « Je fus vaincu non par les armes, mais par la pelle, on nous enterra comme un renard dans son terrier »... L'année suivante, lors du siège de Giertrudenburg, Maurice d'Orange aménagea, en plus de la ligne de circumvallation, une ligne de contrevallation ; devant elle, l'armée espagnole de Mansfeld, forte de neuf mille hommes, se trouva impuissante. Dans l'inactivité, les soldats espagnols furent forcés de se résigner aux succès des assiégeants et à la reddition de la garnison. Pour ses contemporains, cela produisit l'impression d'une résurrection de l'art militaire grâce auquel César avait conquis Alésia. Wilhelm Ludwig félicitait Maurice par ces termes : « Vous avez démontré, par un remarquable exemple, la supériorité de la méthode et du travail sur la force brute. Votre siège a restauré l'art militaire antique, jusqu'ici insuffisamment évalué, raillé par les ignorants et qui demeurait inconnu ou inutilisé même par les plus grands commandants de notre temps ».

Composition de l'état-major. Des changements profonds se produisaient également au sein de la composition de l'état-major. Avant Maurice d'Orange, le capitaine était le chef et le combattant principal de sa compagnie. En dehors des combats, ni les officiers ni les soldats n'avaient d'occupations. Dans le camp, régnaient le vin et les jeux d'argent, qui occupaient leur temps libre. Le jeune soldat n'apprenait que par la routine—il adoptait progressivement les compétences des vétérans. Dorénavant, des connaissances étaient exigées de l'officier : le latin, pour avoir la possibilité d'étudier l'art des Anciens, les mathématiques et la technique, pour diriger les attaques et la défense des forteresses, la formation dans laquelle s'inscrivait désormais la guerre pour la libération des Pays-Bas ; l'officier devait devenir un spécialiste qualifié dans le domaine de l'instruction militaire, car c'était sur lui que reposait la tâche d'éduquer et de former le soldat, de le rendre créateur. Cette nouvelle orientation suscita, bien entendu, des protestations de la part des partisans de la routine—le beau-frère et mentor de Moritz d'Orange, le général de cavalerie comte de Hohenlohe, poursuivait ses travaux par des moqueries et tenta même d'organiser ouvertement une opposition au nouvel enseignement dans l'armée, en s'appuyant sur tous ceux pour qui cette instruction paraissait naturellement

contraire. Mais cette opposition fut brisée. Le caractère du corps d'officiers commença à changer. Les aventuriers disparurent. Les représentants des classes éduquées et dominantes cessèrent de mépriser le service militaire et commencèrent progressivement à remplir les rangs de l'état-major. Maurice d'Orange dut engager la lutte sur un autre front. Il mit en œuvre toutes les réformes dans une constitution des Provinces-Unies des Pays-Bas extrêmement complexe et qui freinait chaque avancée. En particulier, il n'avait pas le droit de nommer aux postes de commandement, il pouvait seulement approuver l'un des deux candidats proposés pour le poste vacant par les États généraux. Pour éviter d'élire des personnalités bénéficiant de puissantes protections politiques mais peu expérimentées militairement, Moritz d'Orange introduisit généralement l'exigence d'avoir accompli un certain grade—avoir servi trois ans à un poste—pour obtenir les droits à la promotion et à la nomination à la prochaine fonction supérieure. Ainsi fut amorcé le début de la hiérarchie administrative.

En raison de l'augmentation considérable du travail incombé à l'officier, le nombre de supérieurs a été augmenté; au lieu de 400–500 hommes, l'effectif d'une compagnie a été réduit à 100, sur lesquels étaient répartis 28 officiers et sous-officiers*. L'augmentation du pourcentage de supérieurs a conduit à ce que les supérieurs de la compagnie devaient toucher autant de solde que les soldats. Les dépenses ont doublé, mais, comme le remarque Walgausen, un régiment de 1000 soldats de Maurice d'Orange coûtait autant que 3000 autres soldats.

Tactique. Ce sont seulement ces conditions préalables essentielles — l'établissement d'une discipline solide et la formation d'un corps d'officiers approprié — qui ont permis à Maurice d'Orange de mener une réforme tactique significative. La *tercia* espagnole, la division en trois parties de la grosse colonne de Suisses, a été justifiée dans l'histoire, car cette division a amélioré la discipline espagnole et a fait naître un plus grand nombre de commandants espagnols capables de diriger une unité tactique autonome. Les succès ultérieurs de Maurice d'Orange dans le renforcement de la discipline et dans la formation des officiers lui ont permis de réduire le nombre de rangs de 40-50 à 10, parfois même à 6 rangs, et d'essayer de ressusciter l'ordre de bataille manipulaire de la légion romaine sous une formation par colonnes. Les piquiers représentaient dans son armée 2/3, tandis que les mousquetaires — 2/8. Les piquiers formaient le centre, les mousquetaires — les ailes de ces petites unités en lesquelles l'ordre de bataille de Maurice d'Orange était divisé. Ils étaient principalement alignés en trois lignes, apparemment avec des intervalles sur le front, donnant à la formation un aspect en damier. Les mousquetaires pouvaient se cacher derrière les piquiers, tandis que les piquiers des deuxième et troisième lignes pouvaient combler les intervalles qui apparaissaient dans la première ligne. La solidité de cette fragile formation reposait exclusivement sur la discipline et la confiance des soldats envers leurs chefs, sur la grande mobilité des petites unités et sur la confiance dans la conduite.

Les qualités morales de l'infanterie espagnole, qui possédait un bon noyau national, étaient par nature supérieures à celles de l'infanterie de Maurice, qui n'avait pas un tel noyau et se composait exclusivement de mercenaires étrangers. La nature était confrontée à l'art — le centurion romain renaissait en Europe. Cependant, Maurice d'Orange ne risquait pas sa petite armée, pour laquelle tant d'efforts avaient été investis, dans des batailles de campagne contre une armée espagnole bien préparée, qui pouvait beaucoup plus facilement compenser ses pertes. Pendant une longue série de campagnes, ce n'est qu'en 1600, à Nieuwpoort, que l'affrontement sur le champ de bataille eut lieu : les Espagnols comptaient 12 000 fantassins et 3 000 cavaliers contre 12 000 fantassins et 1 500 cavaliers de Maurice d'Orange. Après trois heures de combat, la bataille se termina de telle manière que Maurice d'Orange pouvait affirmer qu'il n'avait pas subi de défaite ; son front avait tenu, il n'avait pas été percé par l'assaut violent des Espagnols. Ce seul combat sur le champ de bataille, avec la gloire de l'infanterie espagnole invincible, renforça encore davantage la position de la réforme militaire.

Le monde militaire protestant tout entier se rendait dans l'armée de Maurice d'Orange pour étudier le nouvel art militaire.

Ceux qui se révélèrent être des imitateurs malheureux de Maurice d'Orange furent les Tchèques - des protestants qui adoptèrent les formes extérieures de sa tactique, mais ne prirent pas soin d'élever à un niveau correspondant les qualités internes de leurs troupes et de leur état-major. Au début de la guerre de Trente Ans, leur ordre de bataille mince et troué fut brisé et écrasé par l'armée entraînée selon la tactique espagnole de Tilly (à la Montagne Blanche, en 1620), et la Bohême paya ses erreurs par la perte d'indépendance pour trois cents ans. La tâche de démontrer la justesse de la voie choisie par Maurice d'Orange fut assumée par le roi suédois Gustave-Adolphe.

Le soldat discipliné de Maurice d'Orange a cessé d'être un épouvantail pour la population civile. En 1620, l'ambassadeur vénitien aux Pays-Bas, Girolamo Trevisago, rapportait que l'armée permanente en temps de paix se composait de 30 000 hommes et de 3 600 chevaux. « Je pense qu'aucun État ne maintient ses troupes dans un ordre semblable à celui-ci. Les soldats reçoivent leur solde tous les dix jours, et le paiement n'est retardé d'aucune heure. Ici règne une obéissance absolue avec une modération dans la sévérité envers les criminels. Les particuliers proposent aux soldats de louer des logements dans leurs maisons. Les villes tirent de très grands profits de la présence des troupes ».

Gustave-Adolphe. Au début du XVII^e siècle, la Suède constituait un État unifié ; le pouvoir central avait déjà triomphé du féodalisme ; le pouvoir des rois, s'appuyant sur le Reichstag, où étaient représentés non seulement la noblesse, le clergé et la bourgeoisie, mais aussi les paysans, « était plus fort et la gouvernance plus centralisée que dans les principautés allemandes. Par conséquent, malgré la pauvreté des Suédois et la faible densité de population, la Suède au XVII^e et au début du XVIII^e siècle pouvait jouer le rôle d'une grande puissance européenne. Charles IX, père de Gustave-Adolphe, commença à contraindre la classe dominante — la noblesse — à occuper des postes de commandement dans l'armée et dans l'administration de l'État, politique que la Prusse et la Russie ont adoptée avec grand succès cent ans plus tard. Ainsi, le corps des officiers de l'armée suédoise acquit pour la première fois un caractère national-noble. La représentation des paysans au Reichstag, en éliminant la médiation féodale entre l'État et les paysans, permit aux rois suédois d'exploiter l'enthousiasme national et religieux et d'introduire, en complément du recrutement volontaire, le service militaire obligatoire. Ainsi, l'armée suédoise se constitua un noyau national encore plus fort que l'armée espagnole et, par sa composition, surpassait considérablement les forces de recrutement aléatoire qui remplissaient l'armée de Maurice d'Orange. Cependant, l'armée suédoise était encore loin de la composition homogène des armées du XIX^e siècle : elle comprenait en grande partie des unités constituées d'étrangers, principalement des Écossais ; pendant la guerre, l'armée fut principalement approvisionnée avec des soldats locaux ; le lendemain de la bataille de Breitenfeld, les prisonniers de l'armée catholique de Tilly furent incorporés à l'armée protestante de Gustave-Adolphe.

Malgré le bon esprit qui régnait dans l'armée suédoise, Gustav-Adolphe cherchait à s'appuyer sur une discipline stricte. Le nom de ce grand commandant est associé à l'invention et à l'introduction dans l'armée de la punition par le châtiment à la baguette. Le coupable était traîné ou passé entre deux rangées de soldats, chacun devant frapper le dos du criminel avec un bâton. L'introduction de cette punition terrible, qui, en raison de la grande longueur de la formation à laquelle le coupable était condamné, représentait une peine de mort officielle camouflée par de grandes paroles de Gustav-Adolphe — la main du bourreau déshonore un soldat : un soldat puni par le bourreau ne peut continuer à servir dans les rangs ; en revanche, la main d'un camarade n'avilit pas, et c'est pourquoi le châtiment à la baguette est imposé au soldat fautif qui doit continuer à servir.

Réforme tactique. La supériorité de Gustave-Adolphe sur les autres chefs militaires de la guerre de Trente Ans résidait dans ses vastes connaissances militaires et dans sa capacité à

instaurer la discipline et à maintenir l'ordre. Étroitement liées à la croissance de la discipline dans l'armée suédoise étaient les réformes tactiques introduites par Gustave-Adolphe : alors que les troupes d'autres armées marchaient, selon l'expression d'un contemporain, comme « un troupeau de bétail ou de cochons », l'armée suédoise conservait toujours le rang et les distances en formation. Gustave-Adolphe pouvait disposer ses troupes disciplinées et entraînées aux exercices de formation non pas en tercio profond espagnol, ni même dans la formation à dix rangs de Maurice d'Orange ; l'infanterie de Gustave-Adolphe ne se mettait en ligne qu'à six rangs ! La cavalerie en avait trois rangs. Dans l'infanterie de Gustave-Adolphe, le nombre de mousquetaires équivalait aux deux tiers, et celui des piqueurs à un tiers. Au cours de la guerre de Trente Ans, les piqueurs ont progressivement disparu.

Des changements ont également été apportés à l'équipement de la cavalerie ; l'ancien principe de la lance chevaleresque a perduré très longtemps dans la cavalerie — même les régiments de reîtres n'étaient pas composés par un recrutement individuel, mais par l'engagement d'un cavalier avec sa suite. Les premières rangées des formations profondes et leurs rangs flanquants étaient constitués d'une seule catégorie de cavaliers, tandis que la structure intérieure était remplie par un second niveau de recrutement. La cavalerie suédoise a reçu un équipement tout à fait uniforme, est devenue une cavalerie entièrement régulière et a rompu avec la tactique purement pistoletière qui dominait au début du XVII^e siècle. Gustave-Adolphe a aboli le « caracol » et a exigé de sa cavalerie une véritable attaque ; seulement les cavaliers des deux premières rangées avaient le droit de tirer avec leur pistolet, l'accent était mis sur l'escrime au sabre. La cavalerie de Gustave-Adolphe n'était pas regroupée en grandes masses séparées, mais répartie sur tout le front, en alternance avec l'infanterie. Cette répartition était principalement due à l'absence de baïonnette chez l'infanterie, à la disparition des piques — parfois, lorsqu'il fallait occuper un front plus large et combler l'écart dangereux ainsi créé, l'infanterie suédoise se réorganisait également en formation de trois rangs. Après la bataille de Lützen (1632), la tactique de la cavalerie suédoise est adoptée par d'autres armées ; le premier à suivre cet exemple fut Wallenstein. Le déclin des armées des cinquantes et le caractère unilatéral de la puissance d'infanterie, incapable de produire une offensive, en étaient les raisons.

L'infanterie se spécialisait de plus en plus dans le feu. Pour renforcer encore davantage son action de feu, Gustav-Adolphe introduisit une artillerie légère nombreuse, sous forme de canons de bataillon. À cette époque, l'artillerie n'était pas encore du tout militarisée, elle était transportée comme le convoi, selon des méthodes civiles de transport, et servie lors des sièges de points forts par des prêts à contrat ; c'est pourquoi, bien que la technique de l'artillerie ait déjà montré un niveau suffisant en 1512, près de Ravenne, l'artillerie jouait dans les batailles sur le champ de bataille un rôle plus qu'accessoire. Gustav-Adolphe a formé son infanterie à l'entretien des pièces de bataillon afin de rendre leur manœuvre sur le champ de bataille indépendante des convois non militarisés, et il a conçu une partie matérielle particulièrement légère. L'infanterie suédoise sur le champ de bataille se passait de chevaux, traînant à l'aide de sangles ses canons de bataillon.

L'armée suédoise était organisée en deux lignes. L'ordre de bataille suédois s'étendait considérablement sur le front ; les contemporains y voyaient moins des caractéristiques actives que défensives : Gustave-Adolphe avait créé à partir des hommes un mur vivant indestructible. Les différentes armes se trouvaient en étroite interaction. Dans les cas où l'infanterie suédoise, comme à Breitenfeld, se réorganisait en formation à trois rangs, la densité de l'ordre de bataille atteignait environ 6 hommes par pas sur le front ; ce niveau de densité des ordres de bataille fut ensuite maintenu assez fidèlement pendant deux siècles et demi. L'armée prussienne en 1870 se déployait de la même manière, avec en moyenne 6 hommes par pas sur le front, et ce n'est que l'évolution de l'art militaire au XX^e siècle qui provoqua une série de sauts marqués vers l'élargissement et l'espacement des formations de combat.

La stratégie de Gustave-Adolphe était méthodique et prudente. Après le débarquement en Allemagne, pendant longtemps Gustave-Adolphe s'est concentré sur la capture des points fortifiés en Poméranie afin de se garantir une base. Il s'est écoulé 1 à 4 ans avant la première bataille. Gustave-Adolphe ne recourait à la bataille que dans des cas exceptionnels, dans des conditions favorables, lorsque l'objectif de l'opération ne pouvait être atteint par manœuvre. Ces batailles de l'époque se situent principalement à l'automne, et le combat est essentiellement mené pour se gagner de bonnes positions et priver l'ennemi de bons logements d'hiver. Cependant, le caractère civil de la guerre de Trente Ans faisait que Gustave-Adolphe cherchait moins à aider les protestants qu'à assurer les intérêts suédois par la prise solide de la Poméranie, le cours des États hésitants — Brandebourg, Saxe — tantôt du côté d'une coalition, tantôt de l'autre, la présence dans différentes régions du pays de centres catholiques et protestants permettant à l'attaquant de trouver partout des points d'appui pratiques, l'intervention puissante de la politique dans la stratégie, les contradictions très marquées entre le regard catholique et protestant sur les événements — tout cela complique grandement l'étude de la guerre de Trente Ans, et la science moderne n'a pas encore complètement maîtrisé l'histoire de cette guerre. Gustave-Adolphe, qui est intervenu dans la guerre la douzième année et agissait déjà dans un pays fortement dévasté, a dû veiller, pour maintenir l'ordre et la discipline dans l'armée, à son approvisionnement logistique arrière. Gustave-Adolphe a acheté en Russie d'importantes cargaisons de pain à cette fin. Cependant, surtout après sa mort, l'armée suédoise a largement eu recours aux réquisitions. À la fin de la guerre de Trente Ans, la discipline chez les Suédois était fortement tombée, et ils sont devenus presque aussi sauvages que les autres armées engagées dans cette longue guerre. La réforme de l'approvisionnement à l'époque de Gustave-Adolphe était déjà dans l'air, mais Gustave-Adolphe n'a fait que les premiers pas vers la transition vers un système de magasin. Les monuments historiques nous dessinent la progression longue et graduelle vers le système de magasin, et le rôle des réformateurs de la logistique devrait apparemment être attribué plutôt à Letelle et Turenne qu'à Gustave-Adolphe. L'armée de Gustave-Adolphe était encore habillée à la paysanne, et chaque soldat était autorisé à avoir sa femme lors des campagnes ; l'État ne servait pas encore suffisamment le soldat, et il était difficile de participer à une campagne sans l'aide d'une femme.

La bataille de Breitenfeld. Typique de la tactique de Gustav-Adolphe est sa première bataille de la guerre de Trente Ans, qui eut lieu la deuxième année après son débarquement en Allemagne, le 17 septembre 1631, près de Breitenfeld. Gustav-Adolphe disposait de 39 000 hommes, dont 23 000 Suédois et 16 000 miliciens saxons; son armée comprenait 13 000 cavaliers et 75 pièces d'artillerie. Compte tenu de la faiblesse des Saxons, les forces de l'armée impériale sous le commandement du talentueux représentant de l'école espagnole, le général Tilly — 36 000 vieux soldats — sont à considérer comme équivalentes. Les impériaux disposaient de 11 000 cavaliers et seulement 26 canons. Les impériaux s'étaient installés près de Leipzig, en Saxe, et dévastaient les terres de cet État qui s'était allié à Gustav-Adolphe. Sous la pression de l'électeur saxon, Gustav-Adolphe décida d'attaquer Tilly. Les impériaux avancèrent de 7 verstes au nord de Leipzig et s'installèrent sur de petites collines à l'est du village de Breitenfeld. La masse de l'infanterie de Tilly se déploya selon la tactique espagnole, en 14 tercios regroupés en 4 brigades, de 5 à 6 000 hommes chacune. Six régiments de cavalerie protégeaient ces colonnes sur la droite; l'aile gauche sous le commandement du général Pappenheim se composait de 12 des meilleurs régiments de cavalerie et d'un régiment d'infanterie. Un petit ruisseau, le Loberbach, coulait à deux kilomètres en avant du front. Tout l'ordre de bataille était étiré en une seule ligne, sans aucune réserve ni retraite arrière; le front était discontinu et s'étendait sur 3 1/4 kilomètres.

L'armée suédo-saxonne, avançant du nord, s'est initialement déployée contre l'armée impériale sur un front aussi large, en deux lignes : la première ligne formait un front continu ; une partie de l'infanterie suédoise est passée en formation de trois rangs pour ne pas laisser

de brèches sur le front. Mais lors de l'avancée, afin de faciliter le passage d'un ruisseau de Loberbach qui présentait quelques difficultés, l'armée suédo-saxonne a incliné vers l'ouest. Les Saxons, situés sur le flanc gauche des Suédois, se sont trouvés devant le centre de Tilly. Les deux armées avaient la possibilité de déployer une manœuvre d'enveloppement sur l'aile droite. Papenheim, afin de parer ce danger, s'est décidé à se détacher avec l'aile gauche des cavaliers impériaux du centre et s'est déplacé vers la gauche au point de pouvoir envelopper les Suédois par l'ouest.

Tilly, souhaitant donner du temps à son artillerie disposée sur les collines pour tirer sur l'ordre de bataille ennemi en déploiement, renonça à attaquer l'ennemi au moment de la traversée et lança une attaque furieuse lorsque les Suédois et les Saxons approchèrent de sa position. La milice saxonne, prise à revers par la cavalerie, ne retarda pas un instant l'assaut des profondes colonnes impériales et se mit à fuir. Le flanc gauche des Suédois était ouvert. Mais Tilly mit du temps à réorganiser et à diriger son infanterie dans une attaque sur le flanc suédois, distraite par la poursuite des Saxons. L'une des quatre brigades, emportée par la poursuite, ne revint jamais sur le champ de bataille.

Papenheim, entre-temps, ayant envoyé la cavalerie de Fürstenberg attaquer les Suédois par l'arrière, dirigea une attaque sur le flanc. L'armée suédoise, affaiblie par la fuite de ses alliés, risquait d'être complètement encerclée par des forces supérieures de l'ennemi. Mais les Suédois disposaient d'une deuxième ligne, et la tactique de la cavalerie suédoise, mêlée à des compagnies de mousquetaires, surpassait la tactique à pistolet de la cavalerie impériale. Contre Fürstenberg, la deuxième ligne envoya suffisamment de forces, qui lui infligèrent une défaite. Pour contrer Papenheim, l'aile droite de la première ligne fut prolongée par un renflement formé à partir des éléments de la deuxième ligne.

Contre 7 000 cavaliers de Papenheim, se battaient ici « 4 000 cavaliers suédois et une brigade (un peu plus de 2 000) d'infanterie suédoise. Les attaques de Papenheim étaient rencontrées par des décharges de mousquets suédois et de courtes contre-attaques de cavalerie. Le combat sur ce flanc n'a pas pris un développement décisif ; Papenheim a passé la nuit sur le champ de bataille et s'est retiré le lendemain matin.

Sur le secteur est s'était formé un centre de gravité. Les 6 régiments de cavalerie de Leyde de l'aile droite impériale, qui n'avaient presque pas eu à combattre contre les Saxons, furent les premiers à se tourner contre le flanc découvert des Suédois et, sans attendre l'arrivée de leur infanterie, menèrent l'attaque. Gustave-Adolphe déploya ici depuis la deuxième ligne 2 brigades d'infanterie et 4 000 cavaliers réunis des 1^{re} et 2^e lignes. La cavalerie impériale fut vaincue et, poursuivie par la cavalerie suédoise, s'enfuit du champ de bataille. Elle avait déjà disparu lorsque Tilly remit de l'ordre dans 3 brigades d'infanterie et les dirigea contre les Suédois. Cependant, encerclés par la cavalerie suédoise et contraints de s'arrêter sous des attaques latérales et de l'arrière, ils ne purent percer et s'arrêtèrent. Et l'arrêt de colonnes profondes équivalait à leur mort. Bientôt, elles furent prises dans une nasse de mousquetaires suédois et d'artillerie légère suédoise, qui tiraient sur ces colonnes impuissantes à courte distance. Seule une petite partie de l'infanterie impériale parvint à s'échapper vers le nord avec Tilly.

Dans cette bataille, on remarque une interaction étonnamment étroite entre les différentes branches de l'armée suédoise — l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie se soutenant et s'aidant continuellement. La faiblesse évidente de l'armée impériale était l'absence d'une seconde ligne et de toute forme de réserve. Si Tilly avait attaqué les Saxons avec la moitié de son infanterie, il aurait probablement obtenu le même succès et aurait eu la possibilité de le développer immédiatement par une attaque sur le flanc des Suédois. Contraint d'effectuer cette manœuvre avec l'infanterie qui avait participé à la première attaque, Tilly donna aux Suédois un temps précieux pour se défendre contre le coup prévu. L'ordre linéaire sortit victorieux de ce combat contre la colonne, principalement grâce à la cavalerie. Sur les 7 brigades de l'infanterie suédoise, seules trois brigades entrèrent réellement dans un combat

sérieux. Le front continu suédois démontra également les inconvénients des formations continues — l'ennemi se divisa et mena deux attaques de flanc très dangereuses ; cependant, les considérations en faveur des colonnes et de la discontinuité des formations de combat ne commencèrent à être prises en compte en théorie qu'au XVIII^e siècle (Folard) et en pratique seulement par les armées de la Révolution française ; pour l'époque suivante, la règle fut le déploiement linéaire continu, développé à partir du modèle fourni par Gustav II Adolphe, avec la concentration de la cavalerie sur les deux ailes après que l'infanterie eut fixé les baïonnettes.

La **guerre civile en Angleterre** (1642-1649) présente, du point de vue de l'art militaire, un intérêt seulement partiel. L'Angleterre, en particulier après la perte de ses provinces françaises, montrait peu d'intérêt pour le développement de ses forces terrestres ; en 1627, le débarquement anglais à La Rochelle était encore armé d'arcs et de flèches ; les troupes anglaises au début de la guerre civile étaient bien en dessous du niveau de l'art militaire atteint sur le continent pendant la guerre de Trente Ans. L'énorme évolution de l'armée anglaise pendant la guerre civile est restée un phénomène purement local et n'a donné aucune impulsion au continent. Cependant, la révolution anglaise a mis en avant la figure d'un tel génial militariste que Cromwell, a créé un processus si original de militarisation d'un parti révolutionnaire entier, et nous a ouvert des perspectives sur de telles réalisations militaires majeures que l'historien de l'art militaire ne peut rester indifférent.

Pendant les trois premières années de la guerre, des armées des deux côtés se sont affrontées, des armées où il y avait très peu de tendances démocratiques et beaucoup de survivances du Moyen Âge. Les surnoms « cavaliers » et « têtes rondes » ne doivent pas nous donner une fausse idée de la composition sociale des premières armées de la guerre civile. Les partisans du Parlement et Cromwell lui-même portaient les mêmes boucles dans les cheveux que les partisans du roi. Le Parlement était principalement soutenu par des comtés industriels et commerciaux d'Angleterre, tandis que le roi avait le soutien de régions agricoles ; par conséquent, l'armée parlementaire comptait de nombreux citadins, tandis que l'armée du roi comprenait davantage de propriétaires terriens, mais « les postes de commandement dans les deux armées belligérantes étaient occupés par des membres des mêmes familles aristocratiques anglaises.

L'infanterie des deux armées était plutôt médiocre. Les deux parties tentaient de recruter des cadres de sous-officiers parmi ceux ayant acquis de l'expérience pendant la guerre de Trente Ans. L'infanterie parlementaire à Londres était entraînée par des sous-officiers allemands. Mais les traditions des lansquenets ne s'improvisent pas. L'infanterie jouait un rôle pitoyable dans les batailles de la guerre civile. Elle était incapable de porter un quelconque coup décisif. Les masses d'infanterie des deux camps, formant le centre des armées, s'arrêtaient à quelques pas les unes des autres et menaient un feu nerveux et peu meurtrier avec leurs mousquets. La pique n'était absolument pas utilisée au combat et, à la fin de la guerre, avait été retirée de l'armement de l'infanterie.

Avec de si faibles succès tactiques de l'infanterie, le centre de gravité des armées, comme c'est normal dans les guerres civiles, a été transféré à la cavalerie, qui représentait souvent la moitié de l'effectif de toute l'armée. L'infanterie sur les champs de bataille attendait l'issue des combats des ailes de cavalerie. Tous les éléments politiquement actifs et plus fiables sur le plan militaire se sont dirigés vers la cavalerie.

L'attitude méprisante envers l'infanterie s'est reflétée dans la campagne du comte d'Essex en Cornouailles en 1644 : lorsque le comte d'Essex se sentit à l'étroit dans ce nid royaliste, il confia à sa cavalerie la tâche de s'extraire de Cornouailles, laissa l'infanterie parlementaire à la merci du sort et partit lui-même avec deux officiers sur un navire en provenance de Plymouth. L'infanterie périt ou se dispersa, mais cela ne suscita particulièrement aucune lamentation, et le Parlement n'exprima aucun blâme envers le comte d'Essex : le plus précieux de l'armée—la cavalerie—avait été sauvé.

La cavalerie des deux camps pendant les premières années de la guerre n'avait pas un caractère entièrement régulier. L'avantage était du côté de la cavalerie royale, dirigée par le « prince sauvage » Rupert de Palatinat, neveu du roi, qui participait sans interruption aux guerres de Trente Ans depuis l'âge de 14 ans. Rupert n'a pas réussi à discipliner correctement sa cavalerie. Dans toutes les batailles, le même scénario se répétait : après avoir renversé la cavalerie parlementaire, la cavalerie se laissait emporter par la poursuite, la capture de prisonniers et, surtout, par le butin, le pillage des bagages, oubliant le champ de bataille. Ni Rupert, ni son adjoint le général Goring n'ont réussi, ni à Edgehill, ni à Marston Moor, ni à la bataille de Newbury, à rassembler la cavalerie après la première attaque victorieuse et à la lancer contre d'autres parties de l'armée ennemie qui avaient conservé leur ordre.

Le caractère général des armées avait une empreinte médiévale. Les troupes parlementaires ne représentaient pas une armée unifiée entretenue aux frais de l'État. Des comtés individuels, ou des fédérations de plusieurs comtés, ou de puissantes corporations — les City — mobilisaient et entretenaient leurs propres troupes à leurs frais. L'effectif total des forces armées de chaque camp atteignait 50 à 60 mille hommes, mais les armées de campagne variaient autour de 10 à 20 mille combattants. Le Parlement, après avoir conclu un accord avec l'Écosse, fit appel à une intervention en sa faveur de l'armée écossaise de 15 mille hommes, mais cette aide ne procura pas un avantage décisif dans les conditions incertaines de la guerre civile. La décision fut déterminée par de nouvelles forces qui se sont jointes à Cromwell.

Oliver Cromwell (1599 — 1658), fils d'un brasseur aisé, puritain convaincu d'extrême tendance, était déjà, à 29 ans, membre de la Chambre des communes. Le dernier motif de la guerre civile fut donné par la proposition de Cromwell de priver le roi de ses prérogatives militaires et de conférer au Parlement le droit de nomination des officiers et de gestion des milices des comtés. Dans la guerre civile déclenchée, Cromwell, âgé de 40 ans, forma une escouade sous son commandement. Les lacunes de l'armée parlementaire frappaient Cromwell. À sa tête se trouvait un commandement aristocratique qui cherchait à limiter le pouvoir royal mais était effrayé par tout changement démocratique dans l'organisation de l'État ; au fur et à mesure de l'avancement de la révolution, il s'éloignait et passait dans le camp des ennemis. La pensée de renverser le roi contre lequel les armes avaient été levées était très éloignée du commandement de l'armée parlementaire. Le comte d'Essex, premier commandant en chef, exigea du Parlement que le but de l'armée formée soit avant tout la protection de la personne du roi, la défense des deux chambres et de tout ce qui relevait de leur autorité ; le comte de Manchester, commandant de l'armée du Nord, dont Cromwell fut l'adjoint en 1644, affirma : « Si nous vainquons le roi ne serait-ce que 99 fois, il restera tout de même roi, et ses descendants seront également rois ; mais si le roi nous bat ne serait-ce qu'une fois, nous irons tous à la potence et notre descendance sera esclave. » Avec un tel commandement et une politique générale cherchant à conclure un accord avec le roi, il était difficile d'espérer de l'énergie dans le développement des opérations militaires. Le recrutement de l'armée parlementaire à partir de la population urbaine était sévèrement critiqué par Cromwell : « Vos troupes sont pour la plupart des serviteurs de tavernes, des fainéants, des ivrognes et autre racaille ; tandis que chez l'ennemi, ce sont les cadets de gentilshommes, des personnes de bonne position. Croyez-vous que l'esprit de ces pauvres gens puisse égaler celui de la noblesse, ferme dans les questions de courage et d'honneur ? Vous devez recruter des hommes d'un esprit élevé, capables des mêmes exploits, sinon vous serez toujours battus.

Partant du postulat que « les hommes d'honneur doivent être vaincus par des hommes de religion », et qu'à l'époque des guerres de religion un homme de religion était l'équivalent d'un membre d'un parti politique, Cromwell commença dès le début de la guerre à recruter dans son escadron, puis dans son régiment, ses partisans religieux et politiques, principalement issus de la classe des petits propriétaires paysans. Le soldat rejoignait les «

fer-de-lance » de Cromwell pour servir une idée ; les motivations idéales et la composition partisane distinguaient nettement les « fer-de-lance » des autres mercenaires des XVI^e et XVII^e siècles. Dans l'unité composée de puritains, qui voyaient dans la vie une seule et implacable obligation – naturellement, une stricte discipline s'y établissait, renforçant encore la cohésion des partisans. Les idéaux politiques, économiques et religieux, considérés comme des dogmes par les puritains, furent capables de créer un homme nouveau, un combattant conscient nouveau. Selon les usages de l'époque, chaque « fer-de-lance » possédait son cheval et ses armes ; un régiment partisan composé de personnes aisées les possédait évidemment en bien meilleur état que les autres unités mercenaires. Les « fer-de-lance » recevaient un bon salaire et comptaient parmi eux de nombreux hommes instruits ; ils vivaient « comme des gentlemen ». Naturellement, la présence sur les champs de bataille d'une telle unité animée et soudée se traduisait chaque fois par un succès considérable. Les « fer-de-lance » de Cromwell se distinguaient par une dignité que n'avait pas la cavalerie du prince Rupert : après les premiers succès, ils ne se dispersaient pas et, achevant avec l'ennemi qu'ils affrontaient, pouvaient, selon le déroulement de la bataille, être tournés pour frapper le point faible de la disposition ennemie. C'était une cavalerie pleinement régulière et disciplinée. Cromwell parlait avec fierté de ses « fer-de-lance » : « nous n'avons jamais été battus, et nous allions toujours à l'ennemi ».

Nouvelle armée. Les succès de Cromwell en tant qu'organisateur militaire ont incité la plus puissante association de comtés en 1645, après la perte par le comte d'Essex de la ~infanterie parlementaire en Cornouailles, à confier à Cromwell l'organisation de la « nouvelle armée ». Le Parlement a pris à sa charge les dépenses liées à l'entretien de cette « nouvelle » armée sur le budget de l'État. La « nouvelle » armée devait atteindre un effectif de 20 000 hommes. Cette modeste taille des armées formées par la révolution anglaise leur donnait un caractère totalement différent par rapport aux armées de masse de la grande Révolution française. En Angleterre, seule une fraction infime de la population prit les armes, tandis que la Révolution française proclamait une milice générale et mobilisait en réalité des armées représentant 4 à 5 % de la population. Cromwell cherchait à créer toute la « nouvelle » armée sur le modèle de ses « chevrons de fer ». L'armée de Cromwell devait refléter la marque d'un ordre de chevalerie, d'un parti, d'une secte. Malgré une agitation énergique des partisans de Cromwell, le recrutement des 20 000 puritains extrêmes rencontra des difficultés significatives ; il fallut être moins sélectif dans la composition de l'armée. Mais l'esprit de parti des indépendants y dominait, surtout dans les rangs des soldats. « Nous avons des péchés humains—ivrognerie, débauche, et vous, des péchés sataniques—orgueil et rébellion », disait un partisan du roi à propos des soldats de Cromwell.

Lors de la sélection de l'état-major, Cromwell s'est préoccupé de mettre fin à la combinaison des postes au Parlement, où il ne détenait pas la majorité, avec les postes de commandement dans l'armée, ce qui conférait au commandement un caractère dilettant, provoquait l'arrivée parmi les troupes d'un grand nombre d'hommes politiques hostiles à Cromwell et minait l'autorité du commandement opérationnel. Dans un premier temps, Cromwell s'efforça de ne pas rompre complètement avec l'état-major formé dans l'armée parlementaire au cours des premières années de la guerre, et de ne pas accentuer la domination d'un parti représentant une infime minorité dans le pays lors de l'organisation de la nouvelle force armée. Parmi les 39 généraux et colonels de la "nouvelle" armée, il y avait 9 lords, 21 nobles et seulement 9 non-nobles. La démocratisation de l'état-major et la prise de postes par des proches idéologiques furent déjà des objectifs du développement ultérieur de la "nouvelle" armée.

Pour renforcer la cohésion des nouvelles unités, Cromwell leur imposa un uniforme uniforme (1645) — des manteaux rouges — qui demeura dans l'armée anglaise pendant deux siècles ; avant Cromwell, les armées ne connaissaient généralement pas les uniformes : les

leurs se distinguaient des autres, comme de nos jours lors des manœuvres, par une feuille quelconque sur la coiffe ou par un cri de guerre.

Deux ans après sa formation, l'armée partisane de Cromwell a présenté son programme politique. Comme les officiers de l'armée n'étaient pas élus mais nommés, des conseils de soldats plus partisans se sont formés, séparément des conseils d'officiers plus modérés. Les membres des conseils de soldats étaient appelés "agents" ou "agitators". En 1647, Cromwell a dû traverser une crise très dangereuse, provoquée par l'agitation dans les conseils de soldats d'extrême gauche dirigée par John Lilburne, qui aurait pu conduire à un effondrement général et à l'anarchie. Si cette crise a été surmontée avec succès, ce n'est que grâce à la haute compétence partisane de l'armée. Mais si les conseils de soldats ne se sont jamais opposés à Cromwell, cela s'explique également par le fait que, sur toutes les principales revendications politiques de l'armée, Cromwell a fait des concessions et les a intégrées dans son programme — l'exécution du roi, la dispersion au Parlement de la majorité hostile aux soldats, la satisfaction des revendications économiques. Le corps des officiers est devenu également plus homogène — plus partisan et plus autoritaire ; Cromwell a exercé d'une main ferme les souhaits politiques des soldats, et leurs conseils ont cessé de se réunir, évitant ainsi de semer la désintégration dans l'armée et en transmettant aux supérieurs la direction générale.

La dictature revêtue de la forme militaire du parti des indépendants s'étendit jusqu'en 1660, ne durant qu'un court moment après la mort d'Oliver Cromwell. L'armée cromwellienne dut réprimer des révoltes et des soulèvements à l'intérieur du pays et conquérir l'Irlande et l'Écosse. Elle en sortait toujours victorieuse. Elle dut également allouer une partie du personnel et de la flotte, qui en 1648 passa du côté de la contre-révolution. S'appuyant sur son armée de parti, Cromwell, après avoir définitivement intégré l'Écosse et l'Irlande, fonda le « Royaume-Uni de Grande-Bretagne » moderne, mena avec succès des guerres contre les Pays-Bas et l'Espagne et posa les bases de la prospérité de la navigation anglaise par l'acte de navigation.

La bataille de Naseby. On peut juger de l'armée créée par Cromwell dès son premier engagement, quelques mois après sa formation, le 14 juin 1645, lors de la bataille de Naseby. Le roi Charles Ier disposait d'une armée de 4 000 fantassins et 4 000 cavaliers et, étant dans une position difficile près de Leicester, au centre de l'Angleterre, il décida d'engager le combat avec l'armée de Sir Thomas Fairfax, qui comptait 7 000 fantassins et 6 500 cavaliers. C'était déjà la quatrième année de la guerre civile. Les formations de combat des adversaires se déployèrent parallèlement les unes aux autres. La cavalerie de l'aile droite royale, sous le commandement du prince Rupert, repoussa la cavalerie d'Erston, gendre de Cromwell, mais ne put pas exploiter son succès. Au centre, l'infanterie royale repoussa l'infanterie de Fairfax du sommet de la colline ; les officiers ne pouvaient pas arrêter la retraite ; le commandant en chef lui-même, casque tombé de la tête, se battait comme un soldat ordinaire. « Encore un effort, et la bataille est gagnée », criait le roi Charles Ier. Mais la cavalerie de l'aile gauche royale de Sir Marmaduke Langdale fut repoussée par les « flancs de fer » de Cromwell, après quoi Cromwell lança la première attaque sur le flanc gauche de l'infanterie royale, la forçant à s'arrêter. Cela permit de gagner du temps pour arrêter et organiser les jeunes unités de la « nouvelle » armée — l'infanterie au centre et la cavalerie de l'aile gauche, après quoi la « nouvelle » armée passa à l'attaque sur tout le front. L'offensive générale et, surtout, l'attaque décisive des « flancs de fer » apportèrent la victoire. Toute l'infanterie, l'artillerie et le train royal tombèrent entre les mains des vainqueurs.

Dans cette bataille, l'« armée nouvelle » a remporté la victoire malgré un net désavantage numérique ; quelque temps après, en se renforçant, l'« armée nouvelle » a commencé à considérer avec calme la supériorité numérique de l'ennemi. Et dans l'« armée nouvelle », le rôle principal appartenait à la cavalerie. Les « Ferailleux » de Cromwell, soudés par une discipline capable de résister à toutes les épreuves du combat et de concentrer

systématiquement leurs efforts sur les objectifs les plus importants, constituaient le noyau de l'« armée nouvelle », à l'image duquel se formait également le profil moral des autres régiments.

Avant la guerre civile, il n'y avait pas d'armée permanente en Angleterre. L'armée de Cromwell a existé pendant 15 ans et a été dissoute lors de la restauration de la dynastie Stuart en 1660. Pour la première fois en Angleterre, le Parlement a autorisé en principe l'entretien d'une armée permanente en 1689.